

LAURA ULONATI

Double V

roman

ACTES SUD

Pour Fiona

*Looking for a phrase, I found none to
stand beside your name.*

Dédicace de *Night and Day*
à Vanessa Bell, VIRGINIA WOOLF, 1919.

Ma sœur est morte.
Elle s'est noyée dans l'Ouse.
Pas le Tibre, la Seine ou la Tamise,
rien de noble ou de surfait
pour charrier son corps, un simple gris
de fleuve traversé de pays plats,
d'écueils et de monts, de pâles collines.
Même pas la mer pour théâtre de son naufrage :
avant de l'atteindre, les griffes des racines et les allu-
vions poisseuses
l'ont retenue dans leur jeu.
Le jeu sans fin du courant,
d'une onde où il n'y a plus rien à sauver.

Ma sœur est morte.
Un midi de mars, elle s'est coulée dans la marée du
printemps.
Elle s'est coulée pour voir
jusqu'où c'est profond dans le noir.
Une flotte qui sombre sous un zénith en miettes,
froid et incapable,
au milieu des champs. Sans livrer bataille.
C'est sous l'eau qu'elle a bien voulu se rendre mais
avant de partir, elle s'est parée de montagnes ;
de son manteau aux poches lestées de pierres, lour-
des, de quoi tomber
bien droite.
Tenez-vous droites ! claquait la mère.

Et sur la rive, abandonnées dans le gel, ses empreintes,
sa canne,
la menace du Blitz trop proche. Les cris
d'un monde où il n'y a plus rien à sauver.

Ma sœur est morte.

Le *policeman* a mis trois semaines à la retrouver
emmêlée dans les ajoncs.

L'eau croupie emmerde la belle Ophélie,
le gentil tableau

des saules pleurants, et ronge l'infini
de son œil bleu terrible.

Le *policeman* m'a dit la vérité ; sa tête dévorée et
le narcisse fleuri dans sa bouche pourrie
de silence.

La Nature ouvrière l'avait déjà défaite :
recomposé son corps lavé, percées ses chairs en crue,
gonflé son ventre de bois.

Les lambeaux de sa peau et le ressac
de son sexe détrempe ; ce refuge où elle plongeait
les doigts.

Son corps une rivière et, pour moi,
le dégoût des vivants.

L'impuissance

d'une aînée qui n'a plus rien à sauver.

Ma sœur est morte d'une mort cent fois annoncée.
Persévérante suicidée qui ne consentait
qu'à ce qui engloutit.

À l'art.

À l'amour.

À la folie.

La pluie arrive et promet un jardin anglais pour
la couvrir ;

il la berce d'herbiers. Je la vois sous les pierres,
sous l'orme qui couronne ses cendres et l'oblige
à renaître en une fourmilière affairée.
Je me courbe, je me couche contre elle qui m'a gar-
dée droite.
J'ai le sanglot long et des ongles sales qui grattent ;
les fourmis attaquent,
mâchent et remâchent ses reproches dans mes oreilles
fendues,
piquent et repiquent de regrets mes narines enfouies,
mon sourire plein de terre,
mes larmes.
Et regardez. Regardez !
Il n'y a plus que nous formant un tout ; une seule
et même bête
qui gueule de rage.
Un monstre inversé au double visage.
Une légende :
Virginia et Vanessa ; Vanessa et Virginia.
Deux V jumeaux, deux pointes de flèches rivales
qui sifflent vers le large. Un grand vent d'ouest.
Des ailes d'oiseaux, des dents de vampires,
une paire de vieilles mamelles.
Un sommet aux versants encaissés, abrupts, demeu-
rés à tous
imprenables.

Ce signe qu'elle gravait dans les écorces et que je
dessinais sur le sable,
qui disait :
Toi – mienne
Moi – tienne

Bien sûr, c'est par elle que je fais sa connaissance, par Virginia.

Par ce flou évanescent, si séduisant, qui nimbe souvent les clichés anciens. Une image advenue dont Vanessa n'est pas l'auteure, dont elle est à peine le sujet à côté de sa sœur. C'est étrange de s'intéresser à une peintre à cause d'une photographie comme celle-ci.

Sa surface apparaît troublée, elle manque de netteté. On appelle ça "du bruit". Drôle de nom pour un drôle d'effet ; des grains comme ceux de voix emmêlées m'empêchent de bien voir, de bien entendre ce que cette image veut dire. Ils m'empêchent de bien distinguer les traits de ces deux filles jouant au cricket.

Simplement deux filles d'il y a presque cent trente ans. L'une en avait alors douze, l'autre quinze. Habillées pareil, coiffées pareil, chaussées pareil, elles prennent la pose. La petite tient la balle à côté de la grande qui défend.

Quoi ?

Des piquets que rien ne menace d'écrouler, puisque la balle est déjà attrapée.

Pourtant, Vanessa fait semblant. Pourtant, Vanessa se courbe et agrippe sa batte prête à frapper.

Des fratries assorties, on en a tous accrochées dans nos maisons. Des lignées encadrées en bermudas et chemises, cols Claudine et manches ballons. Des souvenirs de parents qui prennent leurs enfants pour des poupées, qui interrompent leurs matchs pour mieux les immortaliser. Pour mieux les figer et les enfermer dans ce qui deviendra des histoires de famille.

Des mythes.

Ces légendes qui rongent parce qu'elles manquent sous chaque cadre. Parce qu'elles mentent, déformées le dimanche au déjeuner dans la bouche de maman. Traîtresse et grasse, elle mastique la vérité, elle modifie ce qui a été. Une goule qui profite de l'absence de carton d'exposition pour vomir une pelote de réjection. Cette balle ronde et lisse, parfaite, que la cadette serre entre ses mains en corolle.

Des mains de bénitier que la mauvaise qualité de la photo semble auréoler d'un halo.

C'est beau. C'est ce que j'ai envie de regarder, moi aussi.

À l'aune de sa sainteté, de sa postérité de noyée, Virginia Woolf a déjà la figure trouée d'yeux vifs et droits. Virginia Woolf congédie déjà les codes et les normes pour jouer aux jeux de garçons, pour saisir la balle au bond et la garder.

De toute façon, à qui pourrait-elle la donner ? Son équipière a la tête baissée.

Vanessa sait que les jeux de garçons peuvent mal tourner.

Souris un peu ! Regarde l'appareil, nom de Dieu !

Les invectives fusent hors-champ, je les entends maintenant. C'est ça le bruit.

Ce bruit qui réduit à rien, à un pantin qui fixe le sol.

Tout juste là.

Tout juste au monde le long d'années qui se font et se défont. Presque sans nom, presque sans visage dans ce temps de la vie qui traîne à s'incarner, à vraiment commencer. À écrouler les derniers jours de l'été, les derniers jours ensemble dans ce jardin. Les piquets autour d'une enfance dressée.

Une adolescence poissée dans le miroitement d'aurores boréales projetées au plafond par la télévision. Un âge passé à attendre d'exister, à attendre un événement que l'on pourra habiter en entier, quelque chose que l'on n'aura plus à partager.

Devenir son propre portrait.

Effacer son double raté qui faisait toujours la tronche quand elle s'exécutait, gracieuse.

L'aînée que j'étais.

Celle que je suis.

Ce négatif de ma sœur que je voudrais aimer, que je devrais protéger mais dont j'enfonce la tête dans la baignoire comme ils enfoncent leurs doigts en moi, leurs sexes au fond de ma gorge.

La tête sous l'eau pour ne plus voir.

Une image de là-bas qui surgit soudain ici et m'envahit.

C'est ma faute, j'avais oublié de la déchirer avec le reste du paquet.